

Extrait du livre de raison

Jean-Claude Brochu

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14825ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, J.-C. (1996). Extrait du livre de raison. *Moebius*, (69-70), 121–126.

JEAN-CLAUDE BROCHU

Extrait du livre de raison

«Il se rend compte pour la première fois que manier les mots, les soupeser, en explorer le sens, est une manière de faire l'amour, surtout lorsque ce qu'on écrit est inspiré par quelqu'un, ou promis à quelqu'un.»

Marguerite Yourcenar, *Quoi? L'éternité*, p.151

Aujourd'hui, depuis quinze ans que je vous connais, je prends conscience que vous buvez le premier café du matin dans la même tasse, laquelle, invariablement disposée pour le bon plaisir de votre main droite, commande à son tour la place du journal quotidien ou d'un livre. Vide, vous finissez par la tâter aux arêtes, d'un geste machinal et circulaire, faussement discret, que l'on a chez le brocanteur, en le regardant dans les yeux, pour chercher les possibles fêlures d'un objet dont on négocie le prix. Ce matin, à peine y avait-il un défaut. Une marque d'humanité. Je pensais à un autre passage de Yourcenar en vous voyant faire :

Vers 1935, je le donnai [le camée monté en bague], dans un de ces élans qu'il ne faut jamais regretter, à un homme que j'aimais, ou croyais aimer. Je m'en veux un peu d'avoir placé ce bel objet dans les mains d'un particulier, d'où bientôt sans doute il passa à d'autres, au lieu de lui assurer le havre d'une collection publique ou privée, qu'il a d'ailleurs peut-être fini par atteindre. Faut-il le dire pourtant? Peut-être ne me serais-je jamais dessaisie de ce chef-d'œuvre, si je n'avais découvert quelques jours avant de le donner, qu'une légère fêlure, due à je ne sais quel choc, s'était produite sur l'extrême bord de l'onyx. Il me semblait ainsi devenu moins précieux, imperceptiblement endommagé, périssable: c'était alors pour moi une raison d'y tenir un peu moins. C'en serait une aujourd'hui pour y tenir un peu plus¹.

Nous ne sommes plus jeunes pour laisser perdre ainsi le goût intransigeant de la jeunesse pour l'inentamé contre la «vieillesse» (comme on dit «vieux de naissance»...) et la patine du temps. Peut-être ne l'avons-nous jamais été. Ce chaton, votre tasse qui reviendra demain, ce sont des contraires d'objets positifs.

«Je ne me souviens plus, avez-vous enchaîné sur ce constat mutuel sans paroles, si, il y a de cela quelques années, alité et impotent, je considérais que les maux d'une sérieuse cassure à la jambe l'emportaient sur tous les autres — ceux du cœur, de l'esprit. Je me souviens avoir contemplé l'envers des feuilles (et des choses?) sur fond de ciel et que des mains qui avaient étendu sur moi une couverture pour seconder le soleil d'octobre me rendaient heureux. Je les bénis encore et les baise en pensée. On dira que j'embellis... Mais si l'homme ne retient qu'une image de la douleur physique, au lieu d'une sensation — après l'hôpital une infiltration était ainsi devenue une tasse d'eau de Javel bouillante versée dans les veines —, pourquoi ne pourrais-je résumer le bonheur par le cliché d'une couverture que perpétuellement deux mains disposent?»

C'était *L'étoile Vesper* que nous venions de rouvrir sans le savoir. Souvenir, amour, travail. Colette le sait, le travail sans amour ne vaut rien. Ne reste que le travail dans le souvenir de l'amour. Cela aussi, elle le sait : que pour celui qui se mêle d'écrire, seul compte ce travail dans le souvenir.

La strie de ce matin conduisait en flèche au soleil qui se levait au-dessus de votre tasse comme pour offrir ses hommages, son meilleur souvenir aux quelques occasions de rendre le corps heureux. Votre tapotement nerveux de sans-étreintes demandait à une tasse ce que des corps et âmes n'accordent plus : le rare privilège de vous laisser aimer. «Vous l'aimez, me disais-je, car vous lui prenez à peine quelque chose; il ne vous manque presque rien.» Je négligeais la main avide dans la main tendue, la chambre ouverte dans l'épisode du jeune homme à séduire qui

jetait un coup d'œil efficace sur la veilleuse, sur les draps frais d'un habitué des couples (contrairement à la croyance populaire, les célibataires en chasse ne changent pas plus souvent leur lit que les plus vieux complices qui veulent faire de leurs nuits encore une fête).

Vous vouliez plutôt (bien naïvement, croyiez-vous) lui laisser quelque chose d'impérissable, qui vous resterait à tous les deux comme une parcelle de vérité au creux de la main, une communion, quoi qu'il arrive. Faire se rencontrer vos deux soifs au creux d'une de vos quatre mains en fontaine et dont l'eau ne désaltère ni l'un ni l'autre. Mais c'était oublier que *je ne peux pas aimer* se conjugue, au passif, *je ne veux pas qu'on m'aime*. Variation : *Personne ne veut avoir besoin de moi, je ne peux avoir besoin de quelqu'un*. Le rejet mènerait à la volupté de fermer la chambre. Je ne sais plus qui a écrit que «de toute façon, chaque geste nous brouille avec nos semblables». Sous votre injonction («nous ne sommes pas dans l'une de vos classes»), c'est ici que le professeur — qui, par malheureuse définition, enseigne comme on respire — est passé à un *essai de poésie*, énumérative comme la première et la mauvaise. Laquelle des deux âmes a plus de défauts, cher ami? Je voudrais quand même le (me) reconstituer vaille que vaille :

Clivage du corps, qui dérive de fantasmes en vapeurs,
et du cœur,
qu'il abandonne sur des rivages d'amitié.
Fêlure entre le monde ancien, dont participe la
volonté réconciliatrice de l'amoureux,
et le nouveau qu'il essaie de rejoindre;
la brèche sur laquelle on le condamne à vivre.
Son supplice de Tantale, de Prométhée,
son absurdité bien à lui
pour n'avoir pas oublié que dans l'amour il y a la mort.

Nous avons des lettres, beaucoup de lettres! et échangeons d'autant sur elles, tellement que vous m'avez à la fin assené cette formule : «Ma vie devient une citation.» Je vous ai répondu, avec l'intention de

relâcher le grave : «La mienne, un cours de littérature universelle!»

Il est difficile d'aimer pour quelqu'un perdu en lui-même, privé de la petite lumière en soi — et qui nous fait défaut quand nous sommes les satellites d'une planète ne nous habitant pas —, mal sevré de ses abandons, livré à la rôdeuse solitude, aux prises avec ses fantômes; pour lui-même, il devient légion, son pire ennemi, capable sans un signe extérieur de se précipiter dans le fleuve. Et ce, sans compter les rets d'une mère, toujours en train de craindre pour le corps, pas assez pour l'esprit. On ne peut que l'aimer en soi, sans espérer de retour. Se donner aux étoiles. Dans «un certain triste repos», s'amuser de rubans comme madame de Clèves dont une réédition prochaine, préparée par les soins d'un ami commun, portera en prière d'insérer:

La Princesse de Clèves de madame de La Fayette marque le début du roman psychologique en France. Dans un raffinement de style comme peut en connaître le XVII^e siècle, il s'agit de la chronique mondaine d'une société choisie, composée d'hommes et de femmes bien constitués, tant de corps, d'esprit que de cœur, et dont on présente les faits et gestes comme étant ceux de personnages à clés. L'analyse du sentiment amoureux sous-tendant l'ensemble finit par valoriser un «code» de la tranquillité qui consiste essentiellement, pour la princesse, à se priver de la vue de qui elle aime sous prétexte de maladie ou d'envie de solitude : «Cela fit que Madame de Clèves ne rencontra pas ce prince aussi souvent qu'elle avait accoutumé; et elle s'en trouvait dans quelque sorte de repos.» On ne possède que dans l'abstention. Proust, Gide et Colette ne diront pas mieux.

Caresser en surplomb, la main tendue, mais à l'envers, avide de son souvenir. «Vous vous rappelez cet autre livre, *Le cœur est un chasseur solitaire*, où quatre marginaux se confient à un sourd et muet qui lui-même écrit des lettres à un analphabète? Dieu. Il nous faut être l'Amoureux : le sourd-muet, le tombeau en qui l'on dépose les paroles et qui vous les renvoie, sans y avoir touché, en trésors.»

«Mais nous ne sommes pas toujours si nobles, ai-

je répondu. Et l'humble humanité de Dieu consiste à avoir besoin de nous. Il faut donc passer dans ce monde comme un rêve, c'est alors qu'on vous cherche devant un tableau comme madame de Clèves, sur un écran d'ordinateur ou au bout du fil. Puis la délectation morbide de s'appartenir finit par dispenser des retours à la chair désirée ou aimée. Vous ne vous dévalorisez plus, parce que vous ne vous offrez plus; vous vous choisissez — avec un peu de dépit quand même. Certaines décisions se prennent en nous, mais en notre absence : les recevoir comme une révélation. Après tout, ils ne nous doivent rien, surtout pas cette charité de nous ouvrir les bras. On marche de plus en plus, comme au Moyen-Âge, en regardant par terre. Les chiens vous sourient mieux. User du préservatif de la fuite et affirmer avoir reçu en cadeau le parfum que vous vous êtes offert vous-même. Ou encore, comme on dit de la musique, pratiquer la littérature consolatrice : prendre congé de soi en se donnant l'illusion d'aimer un autre qu'on s'invente des yeux ou avec un crayon et qui ne reste que soi. Yourcenar à nouveau.

En prime, vous gagnez la mémoire d'une vie sans regret, le lot des événements non venus, ceux que la lecture frappe à mort dans leur nécessité. D'autres réalisent votre vie. En bon secondaire, vous avez aimé monsieur de Nemours en ne l'aimant pas, vous vous êtes même deux fois abstenu (N'amour; paix à Marguerite Duras!). La souffrance fait de l'art un rêve qui débarrasse de vivre. La fameuse catharsis aristotélicienne. Votre regard entreprend ensuite de désamorcer les anamorphoses du réel : sous vos yeux se déforme le monde, tout vous apparaît en crânes. À quoi bon? De votre plus récent feu de joie, vous auriez gardé une escarbille dans l'œil; elle vous cache la plus belle moitié des choses.

La matinée s'achève néanmoins sur la musique de Bach. L'extraordinaire avec lui, c'est qu'il respecte votre peine, il ne l'emporte ni ne l'exacerbe; il la remplit de bonne façon, vous la rend habitable comme l'œuf du bonheur d'un certain triste repos. Avec, malgré tout, un demi-sourire de contemplation,

il suffit de se vouer au temps qui passe, heureux d'y être comme le chat qui, à vos côtés, se lèche la patte pour se laver la tête au rythme de «la divine machine à coudre» d'une manécanterie dans une messe brève.

Note

1. YOURCENAR, MARGUERITE, *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1982, p. 153-154.